

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1909-1910)

Artikel: Les dernières pages du P. Tyrrell
Autor: Tyrrell, George / Sabatier, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES DERNIÈRES PAGES DU P. TYRRELL

Schon seit mehreren Monaten besitzen wir einen Artikel über den „Modernismus in Italien“ von Herrn Guglielminotti, einem früheren Priester, der ebenso scharf die katholische Kirche wie auch den Modernismus bekämpft. Aus verschiedenen Gründen war es uns bis jetzt nicht möglich, den Artikel zu veröffentlichen; nicht zum mindesten, weil wir wenig Aussicht hatten, eine Diskussion hervorzurufen, die doch gerade bei einer so wichtigen Frage absolut notwendig ist. — Nun sendet uns Herr Paul Sabatier (Verfasser des berühmten Buches über Franciscus von Assisi) den letzten Artikel des kürzlich verstorbenen P. Tyrrell. Herr Sabatier besitzt das englische Original; die Zeitschrift „Rinnovamento“ brachte davon eine italienische Übersetzung; wir bringen die erste französische Übersetzung, mit einer Einleitung von Paul Sabatier. Welche Stellung man auch der katholischen Kirche gegenüber einnehmen kann, so viel ist sicher: sie ist ein grossartiges Denkmal des menschlichen Geistes. Ihre Zukunft kann keinem gleichgültig sein, der für Kultur Sinn hat. Und der Katholikentag in Zug hat jüngst bewiesen, wie lebendig diese Frage auch in der Schweiz geblieben ist.

DIE REDAKTION.

Depuis quelques années on a beaucoup discuté à propos des Modernistes. Sous ce nom on désigne un grand nombre de catholiques qu'on pouvait confondre, au début, avec les catholiques libéraux, avec les catholiques intellectuels, ou encore avec les catholiques réformistes; ils ont pourtant une orientation différente et tout à fait originale.

Et d'abord ce sont des natures essentiellement religieuses et mystiques. Ils ont la foi: la certitude que la vie religieuse vaut la peine d'être vécue, et même qu'elle est la seule vie, est aussi mystérieusement et naturellement innée dans leur âme que le désir de vivre et le besoin de cultiver son champ peuvent l'être dans l'âme d'un vigoureux montagnard.

Ils ont la foi: ils ne songent pas plus à donner la première place à la critique ou à l'exégèse qu'à s'émouvoir du travail scientifique. Ils l'aideront selon leurs forces, mettront peut-être un jour à profit les résultats acquis, mais un instinct supérieur leur dit que, s'il est bon d'écouter les chimistes, il faut bien se garder de se laisser mourir de faim par peur d'absorber un pain qui ne serait pas chimiquement pur. Ils ont la foi: venus au monde dans une maison qu'ils n'ont point choisie, ils peuvent en admirer d'autres, en voir qui seraient plus claires, ou plus

solides, ou plus abritées, ils ont pu un instant songer à quitter la demeure ancestrale; mais ce n'est qu'une tentation fugitive; ils restent chez eux, car là ils seront à leur place, et, là, leur activité aura son maximum de résultats.

On dira peut-être que beaucoup de catholiques qui se réclament du modernisme sont bien loin de ressembler à ce portrait. On les entend proclamer, sur un ton qui ne souffre pas la contradiction, la faillite de la révélation, du dogme, de l'autorité, de la discipline et du culte; on les voit condamner avec amertume quiconque n'est pas arrivé exactement à leurs propres conclusions. Tout cela est exact. Il y a même des catholiques qui ont eu pendant un laps de temps plus ou moins long les sentiments, l'attitude, les émotions, la vigueur dont nous parlions plus haut et qui un jour se sont réveillés transformés, la tête pleine de syllogismes, le cœur vide d'amour.

Mais qu'est-ce que cela prouve? On peut avoir été moderniste et ne plus l'être.

Le modernisme est une fleur épanouie sur le tronc séculaire. Fleur bien fragile, et qui est pourtant le but de l'arbre.

Les plus grands saints ont leurs instants de faiblesse; et les modernistes ont leurs heures d'oubli où la foi s'obscurcit, si même elle ne s'éteint pas pour toujours.

Telles sont les idées sur lesquelles j'avais surtout insisté dans une série de conférences (Jowett Lectures) données l'an dernier à Londres et publiées depuis lors en volume¹⁾.

Le Dr Salvatore Minocchi, de Florence, leur consacra un très aimable article dans la *Voce*. Exégète de haute valeur, il a été amené par les circonstances à quitter la soutane et a perdu tout espoir de rénovation de l'Eglise. Depuis lors, par suite de l'effet que la vie a presque toujours sur l'intelligence, il a une tendance à déduire ses idées de sa conduite et à donner à celle-ci une sorte de valeur normative. Par ses nombreux travaux, par le succès des diverses revues qu'il a dirigées, il avait rendu d'exceptionnels services scientifiques au clergé d'Italie et on comprend

¹⁾ *Les Modernistes, Notes d'histoire religieuse contemporaine* par Paul Sabatier. Avec le texte intégral de l'Encyclique *Pascendi* du Syllabus *Lamentabili* et de la Supplique d'un groupe de Catholiques français au pape Pie X. In. 12 de LIV et 258 pages. Paris. Fischbacher, éditeur. 1909.

fort bien que l'Encyclique *Pascendi* avec son inépte réglementation de la pensée, que la fougueuse croisade entreprise à Florence même, dans l'*Unità Cattolica*, par quelques tristes personnages qui peuvent se vanter de l'appui du S. Siège et n'ont d'autres armes que la dénonciation et la calomnie, on conçoit fort bien que tout cela ait pu décourager un prêtre jeune et ardent. La rapidité avec laquelle le clergé d'Italie s'était ouvert à des préoccupations intellectuelles, s'était assimilé les résultats de la critique des pays du Nord, et avait trouvé dans ses rangs une équipe de brillants travailleurs, avait fait espérer à quelques-uns une rénovation presque instantanée de la vieille Eglise. C'était compter sans le collaborateur le plus nécessaire de toute évolution, le temps. Il est facile de balayer une cathédrale, d'y installer la lumière électrique; mais c'est un travail sinon négatif du moins préliminaire, dont le résultat le plus clair est de montrer la moississeuse qui s'étend sur les murs, l'humidité qui délabre les statues et souille le sol, de faire apercevoir une faune *sui generis* qui s'est blottie dans tous les interstices et s'y incruste si bien qu'elle finit par croire que le monument a été construit pour elle.

C'est là un périlleux labeur: si ceux qui s'y consacrent n'ont pas soin de sortir souvent au grand air pour contempler de loin la cathédrale, et la voir dominant la cité, malgré ses misères, ils risquent d'oublier que le devoir n'est pas de vaincre, mais de lutter; non pas d'arriver, mais de marcher, et que la marche en avant est moins assurée par des prouesses individuelles, que par l'effort patient, simultané de tous, où les forts s'oublient eux-mêmes pour donner de leur énergie aux faibles. Leur rêve ne s'est pas réalisé, et le découragement les gagne; ils sortent de la cathédrale qu'ils rendent désormais responsable du mauvais air qu'ils y ont respiré, des maladies qu'ils y ont contractées; ils sortent, et bien souvent voudraient en fermer les portes à double tour; ils regardent avec compassion, parfois avec colère, ceux qui s'acheminent vers elle.

C'est contre ces tendances que s'élève le P. Tyrrell dans les pages qu'on va lire¹⁾. Il montre la nécessité qu'il y a à résERVER

¹⁾ Elles ont paru en italien, quelques semaines avant sa mort, dans le *Rinnovamento*, l'importante revue des modernistes de Milan (Troisième année, fascicule II). Elles constituent donc, par le fait de la fin inattendue de l'auteur, comme son testament spirituel. Ceux qui les liront avec

le nom de modernistes à ces prêtres et à ces laïques qu'il faut bien appeler d'un nom nouveau, puisque leurs aspirations sont nouvelles; qui aiment l'Eglise plus qu'elle n'a jamais été aimée, veulent vivre pour elle, pour elle seule et pour toujours, qui sentent que dans cet amour leur vie prend son sens, sa portée, trouve d'inépuisables forces.

PAUL SABATIER

POUR DÉFENDRE LES MODERNISTES

Dans l'article de la *Voce* (25 mars) qu'il consacre aux conférences données à Londres par Paul Sabatier, le Dr Salvatore Minocchi tout en déclarant respecter la bonne foi des Modernistes, juge sévèrement leur position, position qui n'a jamais été la sienne. Son attitude actuelle est la suite logique de celle qu'il observait hier vis-à-vis de l'Eglise et vis-à-vis du Modernisme. Comme il ne croit pas en ce dernier et qu'il lui est maintenant impossible d'accepter la théologie de l'Eglise, il n'avait pas à choisir et ne pouvait pas faire autre chose que ce qu'il a fait. Ce n'est pas qu'il voie les difficultés morales et intellectuelles de la soi-disante orthodoxie avec plus de force que la majeure partie des modernistes. Sûrement il ne les voit pas mieux que celui qui tient la plume ici et très probablement il les voit même moins bien. Je suis assez vaniteux pour penser que si nous devions engager une lutte pour savoir qui de nous deux la critiquerait avec le plus de rigueur, c'est moi qui remporterais le prix. La raison pour laquelle il adopte une attitude et moi une autre, vient de ce que Newman appellerait „un amoncellement de probabilités“. Le choix dépend des différences d'individu, de tempérament, d'expérience et dans aucun cas on ne peut le justifier par des arguments sans réplique. Quand y a-t-il lieu de désespérer de la chose publique? Jamais deux hommes ne donneront à cette question la même réponse, et il faut laisser à chacun la pleine liberté de

attention seront sans doute charmés de la sérénité avec laquelle discute le célèbre pensun anglais: ce n'est certes pas ici qu'on pourrait parler de *rabis theologica!* Chemin faisant, on trouvera énoncées dans ce modeste article de circonstance quelques-uns des idées qui font la force et l'originalité de la pensée moderniste.

son choix. Le Dr Minocchi a tout à la fois plus et moins d'espoir que moi. Il a moins d'espoir dans le catholicisme; il a plus d'espoir de pouvoir trouver quelque chose qui vienne se substituer à lui. Si j'avais respiré les miasmes de la Rome ecclésiastique dont je n'ai guère qu'une connaissance idéale, peut-être serais-je aussi pessimiste que lui? Si lui avait l'expérience directe que j'ai de la vitalité comparative que possèdent d'autres formes du christianisme, peut-être pourrait-il espérer la possibilité de réformes ecclésiastiques au sein de l'Eglise de Rome.

Au point où en sont les choses, je ne puis croire qu'une vague religiosité diffuse dans la société laïque puisse la conserver forte et pure. Je pense que par suite de l'influence des églises dans le passé, la société s'est profondément imprégnée de principes religieux; mais je me demande combien de temps pourra durer cette influence, lorsque la source aura été supprimée. La religiosité, de plus en plus individualisée d'unités séparées, réussira-t-elle à exercer sur la vie publique l'influence qui a été exercée dans le passé par des religions publiques et par cette communauté de foi qui est — l'histoire en fournit la preuve — le plus fort des liens sociaux? Les hommes peuvent-ils travailler ensemble, s'ils ne sont pas实质iellement d'accord en ce qui concerne la destinée humaine et la signification de la vie? Nos idées du droit, de la justice, ne dépendent-elles pas de ces fins sur lesquelles la religion seule est à même d'obtenir un accord public, et ne sont-elles pas en relations avec ces fins? La solidarité, la fraternité, la moralité sont-elles donc, ainsi que l'altruisme, des principes tellement ultimes, des vérités si évidentes par elles-mêmes, qu'en dehors de tout appui religieux on puisse espérer les voir résister à la tendance atomistique du raisonnement analytique, fortifiée encore par l'individualisme et par l'égoïsme du cœur humain?

J'avoue que je suis profondément sceptique non pas en ce qui touche la nature humaine, mais en ce qui reste de la nature humaine, quand son instinct le plus profond, l'instinct religieux, est réprimé par des doctrinaires, au mépris de l'histoire et de l'expérience. C'est pour cela que je ne puis pas penser qu'une saine vie publique soit possible, sans une saine religion publique. Si je n'en trouve aucun exemple dans le passé, je n'en trouve

pas davantage dans le présent, où l'absence de religion est accompagnée de la corruption politique et sociale, voilée sous les beaux mots de liberté, fraternité, égalité. Contre cette corruption et cette hypocrisie nous avons l'aveugle révolte du socialisme — aveugle devant le fait que sans un changement d'esprit, de cœur et de conscience, on ne peut pas imaginer de rempart efficace contre l'égoïsme et l'iniquité. Il ne veut rien avoir à faire avec les Eglises parce que les oppresseurs du peuple se sont invariablement servis de celles-ci. Pourtant, dans la mesure où le socialisme a la vie en lui, celle-ci dérive du vrai Christ des Evangiles; dans tout ce qu'il a de morbide, les principes de corruption qui le menacent sont précisément ceux qui ont corrompu l'Eglise. L'égoïsme se fait toujours un instrument précieux de la solidarité et de l'altruisme; les orgueilleux prêchent et applaudissent l'humilité, les tyrans l'obéissance, les avares la générosité et la pauvreté, les trompeurs la foi et la crédulité. C'est l'intérêt des coquins que le monde soit aussi honnête que possible. Ils ont exploité l'Eglise, ils n'exploiteront pas moins l'Etat socialiste, et la proportion des oppresseurs et des opprimés ne changera guère.

Je n'ai aucun espoir en un sécularisme exclusif, en un socialisme positivement irréligieux. „*Fundamenta ejus in montibus sanctis*“: si la cité n'a pas ses fondements dans le cœur et dans la conscience, elle les a sur le sable; si elle les a dans le cœur et dans la conscience, elle est essentiellement religieuse et doit le devenir aussi d'une façon explicite et formelle.

Je pense que M. Minocchi en tomberait d'accord, mais il pourrait très raisonnablement objecter qu'une religion ne peut pas avoir d'influence sur la vie, si elle n'émane pas de la vie morale et sociale du peuple, si elle n'est pas le développement et la sanction de son plus haut idéal de vie et de conduite. Il pourrait dire que le christianisme fut tel durant les premiers siècles, qu'il apparut d'abord comme un nouveau mode de vie sociale et individuelle, et formula ensuite les dogmes, base et justification de cette vie; mais par suite de l'aveugle conservatisme des églises et de leur refus de suivre les rapides développements de la vie, nous avons maintenant un peuple nouveau dont l'idéal moral et social n'est plus représenté ni entretenu par les églises. Le peuple ne peut pas reculer, les églises ne peuvent pas avancer. Nous

devons par conséquent nous contenter de fortifier et d'élever ce qu'il y a de meilleur dans l'idéal actuel, avec la confiance que la religion contenue implicitement dans cet idéal arrivera à se manifester explicitement et finira par s'incarner dans quelque religion à venir. Tel est du moins dans notre pays l'opinion de beaucoup de gens qui désespèrent de „moderniser“ leurs diverses communions religieuses et qui pourtant reconnaissent bien le besoin d'une religion publique.

Or il est vrai qu'il y eut une sorte de christianisme qui prépara la voie au Christ, mais ce fut un christianisme dans le cœur de l'église judaïque et il n'y eut pas d'intervalle entre les deux Testaments. La nouvelle religion fut une transformation de l'ancienne, elle en fut la suite dans le temps et largement dans la substance: elle ne détruisit pas, elle accomplit. Le Christ ne prêcha pas une religion toute neuve: il prêcha la religion d'Israël, de la Loi et des Prophètes. Il vint avec toute l'autorité et le prestige du passé derrière lui, comme plus fidèle à ce passé que ne l'étaient ses indignes représentants officiels. La nouvelle vie et le nouvel idéal moral et social qui demeurèrent inintelligibles aux traditionnalistes aveugles, avaient pour eux la sanction du passé, et en étaient le véritable produit. Les „vieilles autres“ et le „vieil habit“ n'étaient pas les éléments divins et éternels de la religion officielle, mais ses éléments humains et périssables, les applications contingentes de ses principes universels.

Les prétendues religions nouvelles ont été presque invariablement des réformes ou des transformations; leurs fondateurs ont été des réformateurs et des transformateurs plutôt que des créateurs. Ils n'ont fait qu'„éduquer“ c'est-à-dire qu'ils ont manifesté et fait germer des éléments qui étaient déjà latents dans la conscience générale. Une religion entièrement nouvelle est aussi impossible qu'un langage entièrement nouveau. Si elle est imposée par la conquête ou par la violence, elle est en réalité vaincue et remplacée par celle dont elle semble prendre la place. Je ne puis donc concevoir une religion nouvelle ou moderne qui ne soit pas une transformation et une réinterprétation de l'ancienne. Je n'ai aucun espoir, à moins que nous réussissions à relever la vieille maison avec son nom, son prestige, ses fidèles. Pour moi il ne s'agit pas de trouver de nouvelles autres pour le vin de

la vie nouvelle. Ce vin est venu et il vient encore de l'Eglise chrétienne et catholique, des immuables principes de l'Evangile de liberté, de fraternité et d'égalité, comme il est annoncé par l'Esprit dans les Prophètes, dans le Christ et dans les héros du catholicisme. Ce qui a vieilli, ce n'est pas la source, mais les canaux qui ne donnent plus un libre cours au vin nouveau. L'Esprit est là, mais il ne lui est pas possible de s'extérioriser en une langue presque morte.

Ce dont l'Eglise a besoin maintenant, tout comme aux jours du Christ, ce n'est pas d'une réformation, mais d'une transformation. Ré-former, c'est retourner en arrière, aux formes primitives, ainsi que Luther tenta de le faire; c'est retourner à une forme appropriée au passé et par conséquent non appropriée à notre époque. Quand la vie et le progrès ont été mis en échec par un stérile conservatisme, le remède gît dans une transformation qui reprenne le développement au point même où il a été interrompu, pour le mettre en état de s'accomplir.

En considérant la situation actuelle je devrais juger, avec le Dr Minocchi, que cette transformation de l'Eglise Romaine est complètement impossible, mais je ne puis prévoir ce qu'un prochain avenir peut apporter, et c'est pour cela que sans pouvoir affirmer que cette transformation soit possible, je n'ose pas dire qu'elle est impossible, et je reste ainsi libre de croire et d'espérer en Celui qui peut ressusciter les morts.

D'une chose je suis certain: c'est qu'il faut, dans l'intérêt de la vérité, tenter jusqu'au bout ce qu'on pourrait appeler „l'expérience moderniste“. Si, contrairement à mon espoir, elle ne réussit pas à transformer, elle détruira un système de corruption et de superstition qui est une menace permanente pour la civilisation et pour la religion.

Même ceux qui ont perdu toute confiance et tout espoir en l'Eglise Romaine, qui ont été forcés d'abandonner le modernisme et ses positions, même ceux qui en sont venus à regarder l'Eglise comme la grande ennemie de la vérité et de la moralité, devraient saluer et encourager tout effort tendant à purifier et à critiquer une tradition corrompue.

Ils peuvent dire: „Laissons les morts ensevelir leurs morts“ et peuvent se lancer dans les œuvres sociales; mais ils feraient

une œuvre plus utile encore probablement, en aidant à ensevelir un cadavre qui continuera à semer des germes de mort, s'il n'est pas, comme le pensent les modernistes, destiné à ressusciter. Un problème abandonné n'est pas un problème résolu.

La possibilité de résoudre celui-ci n'est pas manifeste, comme je l'ai déjà dit. Non seulement l'importance de la tradition ecclésiastique romaine, la multitude de ses croyances et de ses institutions offrent aux traits de la critique une cible plus grande que toute autre église, mais le génie scolastique a si bien relié ensemble toutes les parties de l'édifice que, dans la pratique, il a fait disparaître toute distinction entre les points essentiels et les points secondaires, entre ce qui est techniquement *de fide* et ce qui est seulement tradition pieuse. D'autres églises pourraient survivre au sacrifice de certaines institutions et de certains principes, mais Rome sent d'instinct que si elle cède quelque chose, elle doit céder tout. Elle a embarqué tous ses trésors sur l'unique nef de son inerrance universelle, de son autorité infaillible et purement extérieure. Si cette nef sombre, tout sombre, et il suffit d'une seule erreur pour que la nef sombre.

De plus, ce corps de doctrines compact et intangible a été relié plus étroitement que dans aucune autre église à des positions historiques et critiques qui deviennent de jour en jour moins défendables.

A cette difficulté intellectuelle il faut ajouter une difficulté morale encore plus grave, formée par tous les intérêts qui seraient menacés par n'importe quel effort de réforme ou de transformation, intérêts d'une vaste hiérarchie, intérêts financiers, questions d'influences et d'ambitions. Il y a aussi la force de conservatisme que présente la multitude inerte et passive des laïques pour lesquels la liberté et l'indépendance constituent toujours un fardeau haïssable; ils savent gré à une religion qui les décharge de toute responsabilité, en retour du simple et facile sacrifice qu'ils lui font en lui accordant une aveugle et absolue obéissance; ils aiment à sommeiller et à dormir en attendant l'époux qui tarde à venir.

Après cela on ne voit guère de raison d'espérer: aussi ne saurais-je juger ceux qui „s'en vont tout tristes“. Je ne puis ni

réfuter leur désespérance, ni justifier mes espoirs. Au fond quelques-unes des raisons pour lesquelles ils désespèrent sont précisément pour moi des raisons d'espérer, tant sont différentes les interprétations subjectives des mêmes circonstances. Ce qu'ils regardent comme des signes manifestant la décomposition sont pour moi des signes avant-coureurs de transformation. Là où ils voient des funérailles je vois le prélude nécessaire d'une résurrection. Nous sommes d'accord à croire la mort inévitable; nous sommes en désaccord en ce qui concerne ce qui suivra cette mort, sa finalité.

C'est ainsi que l'encyclique *Pascendi*, avec toutes ses conséquences, m'apparaît non pas comme le coup de mort du modernisme, mais comme celui du médiévalisme. Les modernistes n'auraient-ils pas fait autre chose que de provoquer ces mesures qu'ils auraient déjà justifié leur existence; ils ont forcé leur adversaire à jeter son masque de modernité, et à se montrer dans toute la crudité de sa barbarie médiévale; ils l'ont contraint à s'attacher une meule au cou et à se jeter dans une mer inconnue et hostile. Jusqu'alors il avait été possible pour lui de flirter et de coqueter avec la liberté, de faire croire aux naïfs qu'il se repentait de son passé et qu'il s'amenderait. Ceci ne sera désormais plus possible, pas même sous Léon XIV: il est trop tard pour retourner en arrière; désormais il est obligé de marcher hardiment, jusqu'au bout, jusqu'au suicide.

Mais le modernisme ne s'est pas épuisé lui-même en provoquant ce résultat. Il est au contraire arrivé à prendre conscience de lui-même, et il a amené le public à le connaître et à s'intéresser à lui, comme on ne l'avait pas fait jusqu'ici. C'est la question à l'ordre du jour. Tout le monde s'en occupe. Pour un qui l'étudiait auparavant, des milliers l'étudient maintenant. Il a produit toute une littérature et écrit dans l'histoire de l'Eglise un chapitre qui sera lu jusqu'à la fin des temps. Si une demi-douzaine de ses propagateurs les plus bruyants ont été excommuniés, ils ont été ainsi signalés à l'attention. Ses manifestations extérieures ont été réprimées, mais ce sont ses adversaires qui en pâtiront et ne pourront plus évaluer le nombre, la force et la tactique de ses adhérents. Ceux qui se hâtèrent de déclarer le mouvement mort en fait, sitôt qu'il eut été mort en droit, sont

maintenant saisis de stupeur devant les proportions qu'il prend et que leur effroi exagère sans doute. Mais il y a de bonnes raisons pour croire qu'en estimant à vingt mille le nombre des membres du clergé qui s'y rattachent d'une façon consciente, on serait en dessous de la réalité; si au contraire on considérait comme modernistes ceux qui le sont d'après les termes de l'encyclique *Pascendi*, on arriverait à un nombre double. Peut-être est-ce là une minorité numériquement faible, mais elle s'accroît avec rapidité, surtout si on la place en face d'une majorité qui s'effrite sans cesse. Un fait assuré c'est que le médiévalisme ne fait aucune recrue dans le modernisme: le courant va en sens contraire; le médiévalisme ne procrée pas, et dans une seule génération, la faux du temps aura laissé sa maison déserte. Il ne se hasarde pas à attaquer le modernisme sur son propre terrain, avec ses armes, celles de l'histoire et de la critique, mais seulement avec les armes de la répression extérieure, armes dont le tranchant est émoussé, la pointe ébréchée par les libertés de la civilisation moderne. Certains modérés qui, il y a deux ans, auraient pu encore se lever pour le défendre restent abattus et silencieux devant les extravagances de la *Pascendi*. Leur place est prise par des braillards, des charlatans et des saltimbanques qui couvrent leur cause de ridicule et lui aliènent les sympathies des médiévalistes modérés.

Ce sont là des symptômes — et il y en a bien d'autres — qui suffiraient à manifester non seulement une pure et simple disparition du passé, mais une crise de transformation: *generatio unius est corruptio alterius*. Le fait que dans l'état embryonnaire actuel je ne puis ni prévoir ni préciser ce qui arrivera, ne me surprend ni ne m'alarme: je tiens pour assuré qu'une force de création est à l'œuvre et pas seulement une force destructive.

Cela ne m'empêche pas de respecter la liberté et de priser le courage de ceux qui, comme M. Minocchi, pensent autrement et agissent autrement; je n'oserais même pas condamner ceux qui pensent autrement et ne sont pas libres d'agir autrement: ces prêtres innombrables qui n'ont jamais eu la foi et l'espérance modernistes ou l'ont abandonnée, et qui par peur de la faim ou de l'infamie sont condamnés à une vie de dissimulation. Non seulement leur éducation les rend incapables de toute autre

carrière, mais tout effort pour trouver une carrière serait menacé par les intrigues et les vengeances de leurs supérieurs ecclésiastiques. L'existence et le développement de ces éléments dans les rangs des médiévalistes est un pronostic très sûr de rapide décomposition, et on ne peut que s'étonner de la folie qui, au lieu de faciliter l'exode d'alliés si peu désirables, cherche au contraire à l'empêcher.

* * *

Et maintenant qu'il me soit permis d'examiner quelques-uns des détails de l'article de M. Minocchi dont je ne suis pas tout à fait satisfait. J'ignore s'il consentirait à s'appeler un scolastique, comme le fait l'abbé Romolo Murri, mais je ne puis pas m'empêcher de trouver qu'il pense à la manière des scolastiques à bien des égards, qu'il donne une priorité à la pensée sur la vie et l'action, c'est-à-dire qu'il place les idées claires et distinctes au-dessus des idées implicites et inconscientes. Il est bien difficile dans des pays où a dominé depuis longtemps la théologie ecclésiastique de changer d'habitude; la révolte même contre la théologie y subit l'influence de la théologie et se laisse guider par ses catégories. Qui est-ce qui fut plus fondamentalement scolastique que les Encyclopédistes avec leur foi absolue dans le raisonnement analytique? Et n'est-ce pas pour cette raison que la bataille pour la liberté a été réellement perdue en 1789 et qu'il faut la combattre encore une fois à la lumière de la connaissance concrète et expérimentale? Le dilemme du tout ou rien, proposé par des théologiens intéressés, a été trop facilement accepté par les nations latines qui, lorsqu'elles ne peuvent pas avoir le tout, choisissent le rien. En Angleterre et en Allemagne, l'infirmité de ce dilemme est journallement mise en lumière sous nos yeux, et nous refusons de prendre la logique trop au sérieux. Nous comprenons très bien que des sociétés sont plus vieilles que toutes les théories sociales et que la chute des théories n'entraîne pas la chute des sociétés, que l'Eglise est plus vieille que l'analyse qu'elle fait d'elle-même, plus vieille que ses dogmes, et qu'elle peut survivre à leur transformation.

L'esprit et les habitudes d'un homme peuvent se transformer sans que rien vienne à se briser dans sa personnalité. Que ces

transformations soient graduelles ou qu'elles soient soudaines, ce sont les étapes d'un développement continu. De même la continuité de croissance d'une société; son unité n'est pas rompue par des transformations analogues. Naturellement, si l'Eglise est ce qu'elle est pour les théologiens scolastiques, un système doctrinal dont la réalisation concrète dans une société vivante est quelque chose d'accidentel et de contingent à son essence, alors un changement dans le système est un changement destructif de son essence; mais si elle est essentiellement une multitude continue d'hommes vivants, unis en vue d'une fin commune, si ses doctrines et ses institutions ne sont que les moyens par lesquels elle a décidé d'atteindre cette fin, la substitution de moyens différents et meilleurs ne change pas son essence. Sa seule fin est de réaliser et de reproduire l'esprit du Christ dans ses membres, et c'est à travers cette fin qu'il faut critiquer toutes ses doctrines et toutes ses institutions, les écarter ou les conserver.

M. Minocchi, par exemple, insiste sur ce que les rites et les sacrements de l'Eglise ne sont que l'expression symbolique et pratique des dogmes correspondants, et que les modernistes ne peuvent pas conserver les uns en rejetant ou en modifiant les autres. L'étude des religions comparées montre sûrement le contraire. Partout nous trouvons les pratiques religieuses précédant les doctrines; celles-ci ne sont que des essais tentés après coup pour formuler la croyance contenue implicitement dans la pratique. Il doit certainement reconnaître que le baptême et l'eucharistie ont existé avant leur explication théologique, tout comme l'Eglise est plus ancienne que l'ecclésiologie du Concile du Vatican.

Ailleurs il parle du dogme comme étant le „principe causal de toutes les églises“; mais n'est-il pas très évident que les dogmes sont un produit de l'Eglise et non vice-versa? Le Christ fut-il donc un produit de la doctrine de l'incarnation? Bien loin que ce soient les sacrements qui reposent sur les dogmes, les théologiens ont été en fait incapables de trouver quelque base dogmatique à la confirmation et à l'extrême-onction. En ce qui touche les rites mineurs, les théologiens sont encore plus divisés et incertains, tant leur origine est obscure, tant leur passé est reculé. Sur ce point je me sépare complètement du Dr Minocchi.

Il faut encore que je défende le parallèle que Paul Sabatier tire de la Révolution française contre ce que lui oppose le Dr Minocchi. Sabatier argumente: la chute de Louis XVI ne fut pas la ruine de la France, mais celle de la monarchie absolue; de même la chute du système de gouvernement ecclésiastique représenté par Pie X sera la ruine non de l'Eglise, mais de l'absolutisme ecclésiastique. A cela le Dr Minocchi répond: „La papauté c'est l'Eglise, donc la chute de l'absolutisme ecclésiastique sera vraiment la ruine non pas du monde qui continuera son chemin sans être incommodé, mais celle de l'Eglise.“ Je réplique que Louis XIV et Louis XVI auraient été d'accord avec le Dr Minocchi. Chacun d'eux aurait dit: „L'Etat c'est moi; si je tombe, la France est perdue.“ Mais ils avaient tort. Pie X dit: „L'Eglise, c'est moi; si je tombe, l'Eglise est perdue.“ Le Dr Minocchi pense-t-il donc qu'en parlant ainsi le pape ait raison? Aucun moderniste ne le pense. Il demande: *Finito il papato che oggi si identifica col cattolicesimo, chè rimarrebbe mai della Chiesa?*¹⁾ Je réponds: il resterait tout ce qui dans le catholicisme précédait cette expérience de gouvernement absolu, tout ce qui du catholicisme survit dans les églises orientales; et quand ce résidu se sera transformé lui-même, il resterait tout ce qui est impliqué dans le mot et la notion d'Eglise; il resterait donc un corps qui s'est donné la mission de réaliser en ses membres l'esprit du Christ.

Enfin je ne puis suivre Minocchi quand il estime que si la réforme fut impossible au XVI^{me} siècle, elle l'est encore davantage maintenant. Bien au contraire, la réforme fut alors impossible parce que la critique fondamentale était impossible. On ne put pas diagnostiquer alors la maladie comme nous pouvons le faire maintenant à la lumière de l'histoire. „Maintenant la hache est mise à la racine de l'arbre“; à cette époque elle n'était dirigée que contre les branches. Alors les réformateurs échouèrent parce qu'ils admettaient des prémisses que leurs adversaires pouvaient aisément réfuter. J'en ai peut-être dit assez pour montrer en quoi je diffère du Dr Minocchi en ce qui touche le côté intellectuel du problème. Mais ²⁾ Si la papauté, qui aujourd'hui s'identifie avec le catholicisme, venait à disparaître, que resterait-il donc de l'Eglise?

le côté le plus grave est le côté moral. Là jamais deux esprits ne peuvent tomber complètement d'accord sur le moment où un trouble spirituel devient incurable, et où les éléments sains d'un corps deviennent trop faibles et trop peu nombreux pour que l'on puisse conserver raisonnablement quelque espoir de guérison.

Mais si une cause est juste, nous ne pouvons pas l'abandonner, même si sa défaite apparaît comme certaine. Si elle échoue, il faut que ce ne soit pas par notre faute. Et cet échec apparent contient toujours quelque avantage supérieur pour le genre humain. Chaque coup de pioche honnêtement donné pour la vérité ou la justice finit toujours par porter. Il est vrai que l'Eglise n'est rien si elle ne sert pas d'instrument au bien de l'humanité et que, quand elle fait obstruction à ce bien, il paraît meilleur de se mettre directement au service de l'humanité, plutôt que de perdre sa propre énergie à réparer un instrument rongé par l'usure. Ceci serait vrai si l'Eglise malade était simplement impuissante pour le bien et n'était pas en même temps capable de faire du mal: dans l'intérêt de l'humanité elle ne peut être abandonnée à elle-même. La stupide violence d'un anticléricalisme sans critique ne fait que donner une nouvelle vie et une nouvelle énergie aux forces mauvaises qui sont en elle. Si l'Eglise doit être sauvée, comme les modernistes l'espèrent, ou si elle doit être détruite comme ses ennemis le désirent et le croient, ce ne sera que grâce aux efforts persévérateurs de ceux qui lui appartiennent et la comprennent. Ceux que leur passé et leur expérience qualifient pour ce travail, serviront par là l'humanité mieux que par tout autre moyen. Cela ne veut pas dire qu'un honnête homme doive faire profession/d'appartenir à l'Eglise tandis qu'il travaille à sa destruction, mais que ceux qui espèrent son salut n'auront pas perdu leur vie, même si leur espérance était une illusion.

GEORGE TYRRELL